

Et madame Darier alla s'occuper de corser le menu du déjeuner.

—Tu me retrouveras au jardin, dit le prêtre à Etienne, je vais finir ma platebande.

L'artiste monta son attirail dans la chambre qu'il avait l'habitude d'occuper chaque année, se lava les mains et le visage, puis rejoignit au potager l'abbé Laugier, qui, laissant de côté sa tâche de jardinage, prit le bras de son visiteur qu'il entraîna sous une tonnelle de verdure, et, s'étant assis, entama l'entretien en ces termes :

—Combien de choses tu dois avoir à m'apprendre, mon cher enfant, depuis six grands mois que nous ne nous sommes vus.

—Non, en vérité, mon cher abbé. Ma vie a été d'un calme plat.

—Le travail ?

—J'ai travaillé beaucoup, avec ardeur et par conséquent avec joie.

—Et les résultats ?

—Satisfaisant au point de vue matériel. Je commence à vendre assez bien. Mais l'argent n'est pas tout.

—Tu rêves la gloire.

—Sinon la gloire, ce qui serait trop ambitieux à mon âge, du moins la notoriété.

—Mais tu es connu déjà.

—Pas assez. Je voudrais d'un seul coup me placer hors de pair.

—Que faudrait-il pour cela ?

—Trouver un excellent sujet de tableau et l'exécuter magistralement. Deux choses bien simples, comme vous voyez ! fit Etienne en riant.

—Tu trouveras peut-être cela ici, mon cher enfant.

—Je le souhaite, je l'espère presque, car votre amitié m'a toujours porté bonheur.

—Je vais demander à Dieu, en disant ma messe, qu'elle te porte bonheur une fois encore.

L'abbé Laugier était le type absolu du bon curé. Il avait une âme droite, un esprit élevé ; il était prêtre non par métier, mais par vocation. Il marchait d'un pas ferme dans la vie, tout à Dieu, tout à tous, et pratiquant sans cesse les trois vertus sublimes : la Foi, l'Espérance, la Charité.

—Faire le bien, disait-il, voilà le but. L'homme n'est au monde que pour cela.

Compagnon d'études et ami très intime du père d'Etienne Castel, il avait vu grandir le fils et reporté sur lui toute l'affection que lui inspirait le père, d'autant plus qu'il reconnaissait chez l'artiste une de ces natures d'élite que rien ne faisait dévier de la voie droite. Avons-nous besoin d'affirmer que l'affection d'Etienne pour le prêtre ne le cédait en rien à celle que le prêtre avait pour lui.

A onze heures précises nos trois personnages se trouvèrent réunis dans la salle à manger. Madame Clarisse Darier était riche, nous le savons ; aussi, grâce à elle, la table de son frère se recommandait non par le luxe, mais par un confortable dont il eût été difficile de ne pas se contenter. Etienne mangea de grand appétit et, comme il ne comptait point se mettre au travail ce jour-là, il sortit avec le curé après déjeuner, et l'accompagna, dans ses visites de charité, chez les pauvres et chez les malades. Les deux hommes ne rentrèrent que pour dîner, et une longue partie d'échecs, où la victoire fut disputée chaudement, termina la soirée. Etienne alla se mettre au lit et s'endormit en cherchant un " excellent sujet de tableau " qui, " magistralement exécuté, " pourrait (ainsi que nous le lui avons entendu dire) le mettre hors de pair.

Le lendemain il se leva de bonne heure, prépara sa palette, descendit s'installer dans le jardin, et ébaucha rapidement une étude de la campagne à peine éveillée sous les brumes transparentes du matin. Vers sept heures et demie le prêtre revint de l'église après la messe. Il trouva Etienne à l'œuvre.

—Bon courage ! lui dit-il. Je ne suis pas très connaisseur, mais je ne crois point me tromper en affirmant que cette étude est bonne. Il me semble que je vois juste et que tu traduis bien ce que tu vois.

—Aucun éloge ne saurait être plus flatteur.

—Il est du moins sincère. . . Continue.

L'abbé Laugier alla s'installer sous les marronniers d'où il pouvait voir l'artiste poursuivant son travail, et, au besoin échanger avec lui quelques paroles.

A l'intérieur, madame Darier s'occupait des soins du ménage. La servante Brigitte donnait à manger aux lapins et aux volailles dans une basse-cour voisine du jardin dont un rideau de troènes la séparait. Dix minutes à peu près s'écoulèrent. Un coup de sonnette retentit à la grille.

—Une visite, fit Etienne.

—La porte est ouverte, répliqua l'abbé. Les gens qui viennent ici connaissent les habitudes de la maison. On entrera après avoir sonné.

Monsieur Laugier achevait à peine ces paroles quand un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

—Décidément c'est une personne étrangère, dit le prêtre. Brigitte, ajouta-t-il en élevant un peu la voix, allez voir qui sonne, je vous en prie !

La servante se hâta d'abandonner poulets et lapins ; elle déposa son balai et courut à la grille. Une femme épuisée, portant un enfant dans ses bras, était à genoux sur le seuil. Brigitte s'approcha vivement d'elle.

—Par pitié,—bulbutia Jeanne, que nos lecteurs ont déjà reconnue avec son fils Georges,—par pitié, du secours, pour moi et pour mon enfant !

Très émue, très attendrie, Brigitte prit la jeune veuve par la taille et voulut l'aider à se relever. Jeanne fit un effort, parvint à se soulever à demi, mais ses forces la trahirent, elle faillit tomber à la renverse.

—Monsieur le curé, cria Brigitte, venez ici, s'il vous plaît, venez vite !

A cet appel, l'abbé Laugier et Etienne se levèrent précipitamment et accoururent.

—Qu'y a-t-il donc, Brigitte ? demanda le prêtre.

—Une jeune femme qui a besoin de secours et qui est en train de s'évanouir.

—Petite maman, où as-tu mal ? criait Georges en embrasant les joues pâles de sa mère.

—Cette pauvre femme et son enfant se meurent de fatigue ! dit Etienne en soutenant Jeanne.

—Et peut-être de faim, ajouta le curé.

XXV

Brigitte avait pris dans ses bras le petit Georges. Madame Darier, intriguée par les exclamations que nous avons reproduites, accourut à son tour.

—Clarisse, ma chère sœur, lui dit le prêtre, deux tasses de bouillon pour ces pauvres créatures, bien vite, je t'en prie, et une bouteille de vieux vin de Bordeaux. La mère et le bébé tombent d'épuisement Brigitte les servira au grand air, sous les marronniers.

Brigitte suivit madame Darier, après avoir assis l'enfant sur un banc. Etienne et l'abbé soutinrent Jeanne, qui put se trainer jusqu'àuprès de son fils. Quelques curieux s'étaient arrêtés devant la grille du presbytère et avaient assisté à l'accueil fait aux fugitifs.

—Quel brave homme, tout de même ! disait un paysan. Pour donner son argent aux malheureux et pour soulager ceux qui souffrent, il est toujours prêt. Foi de Mathieu, je ne connais pas son pareil !

Jeanne était tombée sur le banc, près de Georges, et plus que jamais semblait défaillante. Etienne avait couru chercher de l'eau fraîche, et lui mouillait les tempes pour la ranimer. Madame Fortier ouvrit ses yeux à demi fermés et promena ses regards autour d'elle, cherchant son fils. Elle l'aperçut et tendit les mains vers l'enfant.

—Tranquillisez-vous, madame, dit vivement le prêtre, nous allons avoir bien soin de lui.

—Oh ! merci, merci, bégaya Jeanne dont le visage se détendit et dont les larmes coulèrent ; il a faim, le cher petit.

En ce moment, madame Darier et Brigitte revinrent, apportant de quoi restaurer la mère et le fils.

La nouvelle envoyée par dépêche à Saint-Gervais à la sœur de monsieur Labroue par le caissier Ricoux, avait été un coup de foudre pour madame Bertin. Quoique le télégramme fût très laconique, les mots qu'il contenait n'étaient que trop clairs. Madame Bertin ne chercha point à se faire illusion et comprit à l'instant toute l'étendue de son malheur ; mais elle était de nature énergique et ne

se laissait pas facilement abattre. Après avoir donné les premiers moments à la douleur, elle se dit qu'elle devait agir sans perdre une minute, ainsi que le lui demandait la dépêche. Il était nécessaire de partir pour Alfortville, elle le savait, elle le sentait ; mais, à son immense chagrin se joignait une profonde angoisse : elle ne pouvait emmener avec elle son neveu bien aimé, le petit Lucien, malade encore, n'étant pas même convalescent. Donc, il fallait le confier à quelqu'un de sûr. A qui ?

Le temps pressait. Madame Bertin prit vivement un parti. Elle alla trouver une brave paysanne, sa voisine, dont elle connaissait la conduite exemplaire et la probité, et lui proposa de venir s'installer dans sa demeure pendant son absence qui, sans doute, ne serait pas longue. La paysanne accepta, suivit séance tenante madame Bertin et vint prendre place au chevet de l'enfant, qui fondit en larmes quand il apprit que sa tante allait le quitter, mais qui se calma lorsqu'elle lui promit de revenir au plus vite et de lui rapporter un jouet. La sœur de Jules Labroue partit donc sans trop d'inquiétudes relativement à son neveu, mais épouvantée du tableau sinistre qui l'attendait à Alfortville.

Ce tableau était en effet effroyable et navrant. La pauvre femme faillit s'évanouir lorsqu'elle se trouva en face de l'usine incendiée et du cadavre de ce frère qu'elle avait vu la veille si plein de vie, de force et de confiance en l'avenir. Ricoux s'était pour ainsi dire installé sur le théâtre du sinistre. Voulant faire du zèle et se donner de l'importance, il avait veillé près du corps et se trouvait là quand arriva madame Bertin. Il raconta dans quelles circonstances on avait trouvé le cadavre de l'ingénieur, et l'accusation terrible, en apparence indiscutable, qui pesait sur Jeanne Fortier.

(La suite au prochain numéro.)

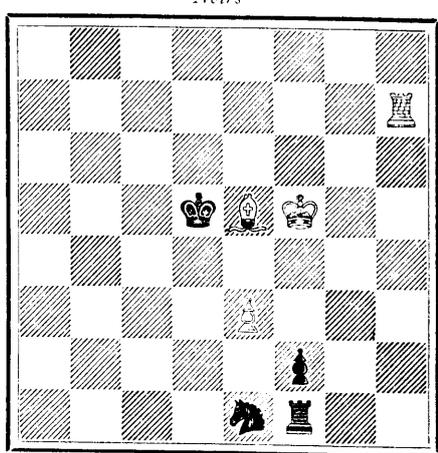
RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 62 — ENIGME

Je ne suis pas berger et j'ai besoin d'un chien ;
Pas évêque non plus, pourtant je porte crosse ;
La baguette que j'ai n'est pas d'un magicien,
Et je mets quelquefois un héros dans la fosse.

No. 63.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs



Blancs

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 60.—Le mot est : Poulet
No. 61.—Le titre de la fable est : " Le corbeau et le renard "

ONT DEVINÉ :

Problèmes.—Dame Céleste Lesigne, Montréal ; Mlle M. D. Martin, Montréal ; Esculape, New-York.
Rébus.—Un abonné, Wotton.

1885—VACANCES DE PAQUES—1885

PRIX D'EXCURSION ENTRE LES DIFFÉRENTES STATIONS SUR LA LIGNE DU GRAND TRONC.

Des billets de retour de première classe à moitié prix et aussi à un passage et un tier. bon pour partir JEUDI, VENDREDI et SAMEDI, le 2, 3 et 4 AVRIL et revenir pas plus tard que MARDI, le 7 AVRIL 1885.

Les billets ne seront bons que pour un voyage sans interruption.
Wm. EDGAR, Agent Gén. des Passagers.
JOSEPH HICKSON, Gérant Général.